

David Prodan – historien de la paysannerie

IOAN-AUREL POP



D. Prodan (1902-1992)

David Prodan aurait fêté aujourd'hui 100 ans de vie terrestre, si son destin n'avait pas décidé, il y a une décennie, qu'il entre dans l'éternité. Bien qu'il fût l'un des plus grands historiens roumains de tout temps, il est passé par ce monde avec discrétion et sobriété, avec bienséance et sérénité. A partir de la septième décennie du siècle passé, le Professeur a quitté peu à peu l'agitation quotidienne des institutions officielles en faveur d'une intense et authentique vie intellectuelle. Une telle réclusion – partiellement imposée par d'autres, partiellement choisie par lui-même –, suivie par un isolement presque total du monde déchaîné, a fait naître une œuvre de bénédictin, unique par sa profondeur et ses dimensions. C'était l'une des formes les plus dignes et les plus sincères de protestation intellectuelle contre le régime communiste de Roumanie.

David Prodan descendait de la race noble du paysan roumain, mais il avait été doué de convictions fermes et de l'érudition des représentants de l'Ecole Transylvaine. Il s'est guidé pendant toute sa vie sur le testament légué à ses successeurs par un fameux antécédent, à savoir le poète latin Virgile: *Labor omnia vincit improbus*. Aussi l'essence de son message est-elle simple et profonde: le travail est à la base de toute réalisation authentique. Par conséquent, tout comme d'autres créateurs, connus ou anonymes, l'Historien a consacré sur plusieurs milliers de pages un hymne au travail. Cet hymne a

IOAN-AUREL POP

Professeur à l'Université "Babeş-Bolyai", directeur du Centre d'Etudes Transylvaines de Cluj. Spécialiste en histoire médiévale de la Roumanie et en histoire des institutions médiévales de l'Europe centrale. Auteur, entre autres, des volumes: **Romanians and Hungarians from 9th to the 14th Century**, 1996, **Geneza medievală a naţiunilor moderne** [Genèse médiévale des nations modernes], 1998.

été illustré à la fois par la méthode historique qu'il a pratiquée et par sa conception sur le passé. Il a travaillé tout seul et sans répit pour reconstituer le passé, mais, de toute la complexité de la vie d'autrefois, il a préféré déchiffrer la situation de la paysannerie.

L'étude de la paysannerie transylvaine au Moyen Age et à l'époque moderne avait pour David Prodan plusieurs significations. Premièrement, il s'agissait de l'histoire sociale, c'est-à-dire d'un thème de prédilection, avec d'innombrables possibilités d'approches. Prodan pensait, sur l'exemple de Lucien Febvre, que ce n'est pas l'homme en tant qu'individu que l'histoire doit privilégier, mais plutôt la société, les communautés humaines, les groupes d'hommes, qui modèlent le destin de l'humanité selon la logique de la "longue durée" (dont parlait Fernand Braudel). Deuxièmement, c'était un acte réparateur, car les historiens antérieurs avaient surtout analysé les aspects spectaculaires du passé, la lutte pour le pouvoir, la gloire des élites etc., oubliant souvent que plus de 90% des hommes n'étaient pas au pouvoir, qu'ils n'étaient pas maîtres, mais sujets, travaillant la terre de leurs propres bras pour en extraire les fruits. Il s'imposait, évidemment, d'étudier l'histoire politique et militaire, l'histoire de la culture écrite, il fallait déchiffrer les rôles de la diplomatie, du commerce, de la monnaie etc., mais pourquoi le travail silencieux et anonyme devait-il être destiné au désintérêt ou même au mépris? C'était l'histoire de la plupart de la population, une histoire restée "mineure" à cause de la précarité des sources et du manque d'intérêt de la part des spécialistes. Naturellement, le marxisme et les régimes communistes ont artificiellement tracé des "directives" en ce qui concerne l'étude du passé de la classe ouvrière et de la paysannerie, mais les résultats en ont été le plus souvent modestes, car, d'une part, l'accent devait invariablement tomber sur "la lutte de classe" et sur d'autres slogans et, d'autre part, les historiens enrégimentés n'avaient généralement pas de bonne formation. Ce serait, peut-être, la troisième explication pour l'option de David Prodan: ayant une rigoureuse formation de spécialité, notamment dans le domaine des sciences auxiliaires de l'histoire, un long stage dans les archives et un doctorat passé dès la période de l'entre-deux-guerres, l'Historien était conscient de ce que, en dépit du régime communiste, il pouvait être le créateur d'une histoire authentique de la paysannerie. Quatrièmement, étudiant en détail la paysannerie transylvaine des XIVe-XIXe siècles, David Prodan savait bien qu'il mettait en lumière l'histoire de son propre peuple, l'histoire des Roumains. L'idée que les élites sociales n'ont représenté qu'un segment infime du total de la population est valable pour ce qui concerne les Roumains transylvains, plus que pour d'autres peuples ou populations d'Europe centrale. Dès le Moyen Age, la classe noble (féodale) des Roumains de Transylvanie a diminué au fur et à mesure du point de vue numérique, se dissolvant généralement au sein de la noblesse hongroise et de la paysannerie. La Hongrie – Etat catholique ayant une "mission apostolique" – de laquelle la Transylvanie avait fait partie jusqu'au XVIe siècle, n'a pas admis dans ses structures de pouvoir une élite orthodoxe et roumaine. La victoire de la Réforme religieuse du XVIe siècle a intensifié l'exclusivisme du monde transylvain: en tête de la société il y avait les "trois nations (la noblesse hongroise, les Saxons et les Sicules) et les quatre religions (calviniste, luthérienne, unitarienne et catholique)", qui représentaient une minorité par rapport à la population assujettie, restée orthodoxe et roumaine. Les historiens de la Transylvanie s'étaient surtout occupé des structures du pouvoir, c'est-à-dire des Ordres transylvains, devenus au XVe siècle *nationes*, du catholicisme et des confessions issues de la Réforme,

de l'instauration de la domination du Royaume de Hongrie, de l'établissement et de la colonisation des Saxons et des Sicules en Transylvanie etc., mais avaient laissé de côté ce qui ne leur semblait pas spectaculaire, à savoir le passé de la plupart de la population, devenue asservie. Ce passé de la classe assujettie, des serfs, se confondait jusqu'à un certain point avec le passé national des Roumains. Enfin, étudiant l'histoire du servage, David Prodan se penchait sur les racines de sa famille de laboureurs, rendait un hommage à toutes les générations de paysans de Cioara (son village natal) et de tous les villages asservis de Transylvanie. La conviction du Professeur était que ce n'est pas le nombre qui fait l'histoire, mais la qualité et la valeur – aussi n'avait-il jamais négligé les élites –, tout en admirant profondément la civilisation et la culture rurales, depuis les techniques ingénieuses de culture de la terre ou de valorisation des produits animaliers, jusqu'aux incrustations en bois, aux tapis en laine ou aux vers populaires. Il a toujours pensé que la paysannerie, située à la base de la pyramide sociale, condamnée à travailler dur pour extraire les fruits de la terre, a rendu possible le bon fonctionnement de la société. Aussi les mécanismes de fonctionnement de la paysannerie lui ont-ils semblé essentiels et il s'est senti obligé de les déchiffrer avec toute la responsabilité, poussé par le désir de révéler la vérité.

David Prodan a écrit six volumes d'histoire de la paysannerie asservie de Transylvanie, sans compter les deux grands volumes consacrés à *“un soulèvement violent”*, à savoir à la révolte de Horea de 1784-1785. Les trois premiers volumes s'occupent de la paysannerie asservie du XVI^e siècle – comme l'indique le titre – mais ils concernent au fond toute la genèse et l'évolution de la paysannerie transylvaine, à partir des XIII^e-XIV^e siècles. Les deux volumes suivants abordent la question du servage transylvain au XVII^e siècle et un autre volume distinct esquisse la problématique paysanne du même espace de 1700 à 1848. La révolution de 1848 a officiellement supprimé cette servitude du paysan. Le Professeur a commencé son analyse à partir de deux séries de documents fondamentaux pour le passé transylvain, qu'il a étudiés séparément et en corrélation. Il s'agit, d'une part, des accords conclus entre la noblesse et les paysans révoltés de Transylvanie en 1437, dans la zone des villages de Bobálna (à ce moment-là, Olpret) et d'Apatiu et, d'autre part, des résolutions de la *“Diète sauvage”* de Timișoara, de 1514, et du code de lois appelé *Tripartitum* (1517), déterminés par la guerre paysanne dirigée par Gheorghe Doja (Dózsa György), qui d'une croisade anti-ottomane s'est transformée en révolte sociale. Les clauses comprises dans ces documents, qui corroboraient nombre d'autres sources, ont aidé l'historien à déchiffrer le statut complet de la paysannerie asservie de Transylvanie, Banat, Crișana, Maramureș et autres zones, à partir des XIII^e-XIV^e siècles et jusqu'au XVI^e siècle. Au début l'auteur a étudié *“les redevances féodales”*, c'est-à-dire les obligations des paysans envers leurs maîtres directs: le cens (en argent), les dîmes et les dons (en nature ou en produits), le travail et le *quinquagesima ovium*, c'est-à-dire la redevance payable en moutons (obligation exclusive des Roumains, connue dans toute la Transylvanie et due au roi, mais concédée aux féodaux); il a analysé ensuite les monopoles seigneuriaux (les moulins, l'impôt sur les cabarets, les douanes, la pêche, la chasse), le jugement et l'héritage du serf, son droit de déplacement d'un domaine à l'autre, ses obligations publiques, principalement militaires etc.

Après avoir éclairci les aspects “théoriques”, parsemés, naturellement, à chaque pas, d’arguments et d’illustrations concrètes recueillies de différentes sources, l’auteur passe aux études de cas, réalisées par domaine féodal. Le fonctionnement du système est analysé jusqu’en 1848, sur la base des règles établies au Moyen Age, avec toutes les modifications introduites à l’époque moderne. Parmi les “lois” et les réalités il signale les nombreuses inadvertances, différences, abus. L’Historien place au centre de son étude les communautés rurales, les villages ou, plus précisément, les domaines féodaux, qui confèrent la spécificité du monde médiéval. Les domaines féodaux sont analysés en fonction de leur taux humain, ainsi que de leur dotation d’un inventaire agricole vif et mort, du statut de leurs habitants, des obligations de ceux-ci, de la structure des terres, de l’économie domaniale etc. David Prodan a démontré que l’unité féodale n’était pas l’individu, mais “la maison de serfs” (la famille du paysan), génératrice de nouvelles unités de serfs; que l’unité d’imposition était la *sessio* ou ses équivalents, c’est-à-dire le fondement économique indispensable de la maison de serfs. La famille et la *sessio* – disait le Professeur – “sont la base de la production et des prestations, le fondement solide du domaine féodal et de sa production”. A partir d’ici, l’Historien a élaboré un tableau réaliste de la société féodale, en dépit de la direction imprimée par l’historiographie officielle du parti. Il n’a pas présenté “de paysans cruellement exploités” et “de maîtres féodaux cruels”, mais a démontré que c’était contraire aux intérêts des maîtres de supprimer la famille et la *sessio* des serfs et que, par contre, le but du noble ne pouvait être que le renforcement de cette “double unité” et la création de telles unités en nombre de plus en plus grand.

Les paysans de David Prodan sont les mêmes que nous rencontrons dans des dizaines de milliers de sources. Leur majorité écrasante en Transylvanie est asservie, c’est-à-dire ils ne vivent plus sur leurs terres, mais sur les domaines de leurs maîtres. Ce fait les rend doublement dépendants de leur maître: d’abord ils sont dépendants du point de vue économique, car ils ne sont pas les propriétaires de la *sessio* qu’ils travaillent et, à partir d’un certain moment (officiellement de 1514), ils deviennent également dépendants sous aspect juridique, car ils sont “liés à la terre”, c’est-à-dire ils n’ont plus le droit de se déplacer librement. Ce fait équivaut, dans la vision de David Prodan, au servage. Mais la liaison – démontre l’Historien – ne va pas que du paysan au noble; l’inverse est tout aussi valable. Le noble ne peut pas vivre sans les paysans, sans leur travail, il ne peut travailler la terre qu’à l’aide des paysans, car ceux-ci ont dans leur propriété les outils et le bétail. Par conséquent, entre les maîtres et ses sujets il y a une sorte de “contrat” tacite, qui permet le fonctionnement de la société. L’auteur donne parfois des exemples de paysans avec une situation économique prospère, propriétaires de centaines de moutons, de dizaines de cochons, de plusieurs paires de bœufs, de maisons et de cours florissantes etc., ainsi que des exemples de “nobles d’une *sessio*”, plus pauvres que certains paysans, sans avoir suffisamment de moyens de subsistance, mais fiers de leur titre de noblesse. Evidemment, la noblesse dans son ensemble avait une bonne situation, elle était un *état* ou une *nation* reconnue, c’est-à-dire un groupe privilégié (bien qu’hétérogène), tandis que la paysannerie asservie était privée de tout privilège, avait surtout des obligations ou des redevances, supportait sur ses épaules l’entretien de la communauté, mais ne jouissait d’aucun avantage. Cet état pouvait parfois générer de graves déséquilibres, conduisant à des “soulèvements violents”, comme l’Historien appelle les révoltes paysannes.

Le paysan de David Prodan est avant tout homme, quelle que soit sa langue ou sa confession, mais par son nombre et son pourcentage en Transylvanie il est roumain. Le paysan est le prototype du Roumain médiéval transylvain, car l'élite était depuis quelque temps quasi totalement non roumaine et les prêtres orientaux (les leaders des Roumains) étaient également des paysans asservis. Prodan constate que les Roumains sont "*copieusement présents dans tous les travaux durs, à la fois sur le sol et en dessous, dans la masse du travail sur laquelle a été bâtie l'édifice social et politique du pays*", qu'"ils portent le joug du travail servile, de l'asservissement, du servage", qu'"ils sont les premiers, avant d'autres, à en subir les conséquences", qu'"ils sont en même temps les exclus parmi les autres citoyens du pays et fils de la patrie, étant *«tolérés», usque ad beneplacitum regnicolarum*". Le paysan asservi transylvain (en sens territorial large), roumain pour la plupart, a dans la vision de Prodan un double handicap: d'une part, social-économique et, d'autre part, ethnique-confessionnel. L'historien constate que, surtout à partir du XVIe siècle, la discrimination des paysans roumains vêtait la forme de résolutions de la Diète, à valeur de loi. Il nous offre de la sorte l'image des paysans marginalisés, à la fois comme serfs et comme roumains, obligés à un statut précaire et périssable, privés de confort et d'instruction, acceptés partiellement par nécessité, en tant que travailleurs de la terre. Ce statut de subordination est vu comme une marque de la situation des Roumains de Transylvanie, par rapport aux "*nations*" dominantes jusqu'au XXe siècle. Généralement, les Roumains ont été paysans, dépourvus de fortunes notables et de haute instruction justement à cause de leur statut inférieur, sanctionné par des lois.

Le paysan de David Prodan est réaliste; il n'est ni embelli ni démoniaque. Prodan ne s'est pas occupé de la paysannerie sur la ligne de certains courants traditionalistes, tels que le "*sămănătorism*" et le "*poporanism*", ni dans l'esprit du marxisme. Il n'a pas fait l'"*éloge du village roumain*" et n'a pas chanté "*des louanges au paysan roumain*", à la manière de Lucian Blaga et de Liviu Rebreanu. Prodan a opéré avec la méthode de l'historien et a réalisé une fresque sociale basée sur la véridicité. Blaga, Rebreanu et Prodan ont en commun le cadre du village roumain transylvain, l'héritage de la tradition rurale, mais les deux premiers ont opéré avec des moyens spécifiques à l'art littéraire et le dernier avec les méthodes de la science. L'artiste recrée la réalité, en accord avec son talent et son imagination, alors que l'historien reconstitue la réalité, en fonction du critère de la vérité. David Prodan, bien qu'estimé par certains exégètes comme un "artiste" et un "styliste", grâce à la clarté, à la précision et à la concision de son écriture, grâce à sa langue roumaine d'une grande beauté et harmonie, ne s'est considéré qu'un homme de science. Il avait horreur des "*hybrides contre la nature*", du faux mélange entre l'art et la science, de "*l'essai historique*" qui n'exprimait ni le vrai ni le beau. Par conséquent, la mission de l'historien était, selon lui, la découverte de la vérité. Naturellement, Prodan, qui était un penseur profond et connaissait la philosophie de Socrate, Platon, Aristote, Leucippe, Démocrite et Epicure jusqu'au pragmatisme américain actuel, ne cherchait pas la vérité absolue, la vérité totale, la vérité unique. Le Professeur connaissait bien les limites de la raison humaine et savait que l'homme, fut-il de science, n'a accès qu'à la vérité relative ou à quelques vérités. Ce sont ces vérités du passé qu'il cherchait avec ardeur, car il concevait le passé comme un monde présent pour ceux qui l'avaient édifié. Le passé de Prodan n'était pas mort, il était seulement couvert d'oubli et devait être découvert, révélé, montré. Le Professeur n'a

jamais craint l'ignorance, le passé "sombre", l'oubli, étant convaincu que l'historien a le rôle et la force de refaire les anciens tableaux.

David Prodan a été, longtemps avant l'instauration du communisme en Roumanie, l'adepte du matérialisme, sous aspect philosophique, et de la social-démocratie, sous aspect politique. Cependant il n'a fait ni philosophie, ni politique, et s'est occupé, avec une compétence extraordinaire, du passé. De tout ce passé il a choisi – avec son sens bien connu de justice et d'équité – les marginalisés, les petits, les méprisés, ceux qui forment au fond la base de la société. Il a consacré un hymne au travail anonyme, au travail silencieux, au travail créateur de valeurs pérennes. Au moment où il écrivait le *Supplex Libellus Valachorum*, il avait vif dans sa tête les familles de paysans desquelles provenaient, par foi et instruction, les auteurs des pétitions roumaines du XVIII^e siècle et des écrits savants de l'Ecole Transylvaine. L'élite intellectuelle roumaine de l'époque des Lumières descendait de paysans et avait en elle l'obstination du travail paysan.

De cette façon, devenu un érudit de sa nation, l'Historien nous a appris que l'amour pour le passé signifie amour pour la vie, que la vie humaine se retrouve dans toutes sortes de communautés, y compris universelles, européennes et nationales, que les nations forment un grand concert, où les Roumains ont leur place distincte. Le destin a voulu que cette place fût personnalisée pendant presque un millénaire par la civilisation rurale roumaine, par le personnage collectif appelé *paysan* – c'est-à-dire l'homme du pays –, préoccupé par le rôle du travail. S'intéressant à la paysannerie à sa propre manière, David Prodan nous a offert une leçon de haute dignité, qui dévoile un message émouvant: *le travail assidu explique l'existence et la survivance des Roumains en tant que peuple.*

